

qu'à Ostende. Là, ils touchèrent deux em-
barcations et gagnèrent le large.
Arrivés à une distance assez éloignée
du port, les canots s'arrêtèrent à la portée
des pistolets. Les adversaires s'étant placés,
debout, à l'avant, témoins et rameurs se
blottirent au fond des embarcations, puis
les deux coups partirent, et M. le vicomte
de Malarino tomba à l'eau. — Inutile d'ajouter
qu'il fut immédiatement retiré.

La balle, qui lui fracassa l'épaule
droite et laboura la poitrine fut extraite
aussitôt par un chirurgien qui les avait
suivis.

Depuis cette affaire, ces messieurs ne
s'étaient pas rencontrés.

Mais à l'enterrement de Rosini, M.
de Malarino, qui ne s'est pas trouvé assez
puni l'année dernière, pour avoir calomnié
un ami absent de M. Bugard, provoqua ce
derrier dans de tels termes, que M. Bugard
ne put s'empêcher de lui répondre par le plus
beau soufflet qui ait jamais brûlé la joue d'un
homme.

« Un duel à mort, à l'épée, fut décidé
sur-le-champ, et il fut convenu que, dans le
cas où l'un des deux adversaires se trouverait
dans l'impossibilité de continuer le combat à
l'épée, on aurait recours au pistolet.

On se rendit à l'hôtel du marquis de
C... l'un des témoins, et l'on descendit au
jardin.

« Au bout de dix minutes, après de
brillantes attaques et de savantes parades,
le vicomte reçut un coup d'épée qui lui
labourea les côtes, ce qui ne l'empêcha pas
de tenir bon ; mais, ayant reçu un autre
coup à la cuisse droite, il lui fut impos-
sible de se tenir debout.

« Comme il avait été convenu, on pré-
senta des pistolets aux combattants. Et
après les avoir placés en face l'un de
l'autre, M. Henry Bugard debout et M.
Malarino assis, appuyé au pied d'un arbre,
et à vingt pas de distance, on donna le
signal.

« Un seul coup partit. Ce fut M. le vicomte
de Malarino qui tira sans atteindre son
adversaire.

« Quant à M. Henry Bugard, il ne vou-
lut jamais tirer sur un homme blessé deux
fois et affaibli par la perte de son sang. »

— UNE HISTOIRE DE MARIAGE. — Mise en
scène : l'Amérique aux excentriques
usages.

Au dessert d'un dîner de cinquante
couverts, la maîtresse du logis, dit le
Figaro, engage tous les jeunes gens à
écrire, sur un bout de papier signé, le nom
de leur préférée, la même invitation est
faite aux jeunes filles. Personne ne recule,
et tous les bulletins recueillis, il s'est
trouvé huit couples de jeunes gens s'étant
compris sans se l'être jamais dit.

Les Américains n'aiment pas à perdre
de temps ; séance tenante, huit mariages
ont été décidés.

Cinq des fiancés nouveaux ont avoué
qu'ils n'eussent jamais osé se déclarer
autrement.

Les autres bulletins, confiés à la seule
maîtresse de la maison, ont été anéantis.
Voilà ce qui s'appelle se marier entre
la poire et le fromage.

— Nous trouvons dans le Standard, de
Buenos-Ayres, le récit du naufrage de la
Bonne Amélie, partie de Bordeaux, le 14
août dernier, en destination de la Plata.

Un terrible naufrage vient de jeter un
voile de deuil sur notre population. Nous
ne connaissons pas encore le chiffre exact
de ceux qui ont péri, la liste complète de
l'équipage et des passagers ne nous étant
pas encore parvenue ; en attendant, comme
pas une âme n'a échappé à l'événement,
on évalue à 200 le nombre des victimes.

Combien d'espérances et de craintes,
de joies et de douleurs, de brillants pro-
jets d'avenir se sont pour toujours évanoués
au milieu des vagues implacables, dans
cette épouvantable catastrophe au large
de la côte de Maldonado ! Dans plus
d'une humble chaumière de Biscaye, dans
bien des hameaux de la belle France, de
jeunes cœurs seront brisés, de beaux
yeux se rempliront de larmes, des vieillards
verront leurs derniers jours empoisonnés
à la nouvelle de cette horrible
hécatombe humaine !

Depuis bien des années, nous n'avions
plus sur nos côtes un aussi cruel malheur.
Voici, en bref, les détails qui nous
sont parvenus à ce sujet :

« La Bonne Amélie était partie de Bor-
deaux le 14 août pour Buenos-Ayres, em-
portant près de deux cents passagers et
une cargaison de diverses marchandises.

« Le voyage fut heureux, rapide, puis-
que le navire arrivait au large de la Plata
après deux mois de navigation. En mont-
ant la rivière, pour toucher à Montevideo,
il fut pris par un épouvantable pompero
qui le jeta à la côte sur le cap Santa-
Maria, au milieu des rochers et des
sables mouvants qui bordent cette côte
inhospitalière.

« La Bonne Amélie fut bientôt mise en
pièces et tous ceux qui se trouvaient à
bord périrent. Plusieurs cadavres ont été
retrouvés, la plupart dans un état de dé-
composition fort avancé. On a recueilli
entre autres le corps d'une jeune et belle
femme serrant entre ses bras le cadavre
de son enfant. La plus ardente des pas-
sions, l'amour maternel, persista jusque
dans la mort.

Diverses épaves, des mâts, des voiles,
des fûts de vin et eau-de-vie, des habits
sont jetés chaque jour sur la plage, au mi-
lieu de ces débris sans nom qu'on retrouve
toujours après les désastres maritimes.

— Ce qui suit est à l'adresse des gas-
tronomes. Nous l'empruntons à une cor-

respondance parisienne du Courier fran-
cois :

Balzac rêva jadis de devenir épici-
er. La même idée vient de traverser le cerveau
d'un peintre de talent dont je ne puis en-
core vous dire le nom, mais que je crois
désigner assez en vous rappelant le scan-
dale de son opposition d'il y a deux ans.
Ce peintre va se faire restaurateur. Res-
taurateur de tableaux, sans doute ? Non,
non, il ne veut pas voir de croûtes que
dans le potage. C'est restaurateur de nos
estomacs, marchand de soupe, qu'il faut
lire ; mais, comme bien vous le supposez,
il entend apporter d'essentielles réformes
dans l'art culinaire, essayer toute une
révolution. Ces artistes ne doutent de
rien !

Et d'abord, il commence par renverser
toutes les idées reçues sur le luxe et le
service des restaurants du jour. Il pro-
crit la dorure et remplace les garçons par
des femmes. A l'heure qu'il est, on écrème
le personnel des bouillottes Dual pour
embaucher les bonnes les plus accortées qui
reviendraient dans la maison nouvelle de pitto-
resques costumes nationaux. Il y aura le
bataillon des Espagnoles, des Suissesses,
des Italiennes, des Russes, etc. Le seul
costume français autorisé est le jupon
rayé, le fichu croisé à bouts flottants, et
le bonnet à volants de la République.

Parlons un peu du restaurant lui-même.
Il s'ouvrira au plus bel endroit du boule-
vard, entre la Chaussée-d'Antin et l'Opéra.
Un large perron surmonté d'un couvert
au-dessus duquel se balancera une en-
seigne en fer forgé : Au Chapon fin, mè-
nera à une cuisine spacieuse établie sur
le modèle de ces intérieurs hollandais où
les casseroles, les vaisseaux de cuivre
appendus aux murs réjouissent l'œil et
éveillent des pensées de ripaille. Devant
un grand feu toujours allumé, tournera un
triple rang de volailles appétissantes, les
fourneaux crépiteront, les coulis mijote-
ront à la vue de tous, et de ci de là, cour-
ront de belles filles singulièrement vêtues,
la serviette sur le bras ou un plat à la
main. Devant les fenêtres la foule s'attrou-
pera, et les sergents de ville crieront :
Circulez, messieurs, circulez.

Voilà le coup d'œil du dehors. En de-
dans le confort est partout substitué au
faux luxe. Des salons lambrissés de vieux
chêne, des dressoirs chargés de vieilles
faïences, des tables massives, des chaises
de cuir, des lustres en cuivre, copiés d'après
d'anciens modèles, et un parquet de
mosaïque coupé par des nattes sous toutes
les tables. Le linge est fin et éblouissant
de blancheur, les verres affectent des for-
mes inusitées, et plats comme assiettes
sont en faïence. La porcelaine est bannie.
Des services tout spéciaux ont été com-
mandés à Creil et à Sarreguemines à cette
occasion. On a en partie imité à s'y mé-
prendre les plus purs échantillons de l'art
céramique français, et en partie innové,
en respectant les grandes traditions. J'ai
pu déjà constater, de visu, le merveilleux
effet d'un service dit littéraire, destiné
aux réunions d'artistes et d'hommes de
lettres. Au fond de chaque plat ordinaire
on lit un rondeau. Les grands plats ont
un rondeau redoublé. Les assiettes por-
tent chacune leur sonnet, et les assiettes
à dessert un simple triolet. Tous ces mor-
ceaux de poésies ont été soigneusement
choisis par un littérateur émérite, M. Al-
fred Delvau, que la mort a surpris au mi-
lieu de sa besogne. Sur les rebords de
chaque pièce sont peints en couleur vive
les attributs de la profession : des plumes,
des pinceaux, des canifs, des encris, des
palette, des ébauchoirs, etc. Ce service,
tiré à un seul exemplaire, n'est pas estimé
moins de 20,000 francs.

Après de chaque table se tient une
bonne de service qui transmet les ordres
aux servantes de correspondance et ne
quitte jamais son couvert. Le dîner ache-
vé, elle fait avec vous l'addition sur une
petite ardoise pendue à sa ceinture et
vous présente alors le coup de l'étrier, un
petit verre d'eau-de-vie de Hendaye exqui-
se, que vous offre gratuitement le maître
de la maison.

Il va sans dire que la cuisine se con-
forme aux allures de la maison. Les raffine-
ments lui sont inconnus ; elle s'en tient
aux recettes bourgeoises et ne cherche à
se distinguer que par la qualité supérieure
de ses provisions. On trouvera là des po-
tages savoureux, des soupes préméditées,
des viandes de premier choix et un vin
ordinaire à un franc la bouteille que j'ai
goûté et que je garantis excellent. Quant
aux prix, ils resteront ceux des restaurants
de premier ordre. Je ne sais si je me
trompe, mais je prédis un grand avenir à
cette entreprise.

Un mot encore sur les cabinets particu-
liers de ce restaurant. Chacun d'eux est
mis sous l'invocation d'un roi de France
depuis François I^{er}, et son ornementation,
son ameublement rappellent, avec la plus
scrupuleuse fidélité, le style de chaque
époque historique. Il y a là les cabinets
François I^{er}, Henri II, Charles IX, Henri
IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV,
Louis XVI et Empire. Je n'ai pu voir que
ce dernier, il ressemble à une hypogée
égyptienne, et sur la cheminée que sou-
tiennent des sphinx se dressent les pyra-
mides. C'est horrible, mais d'une exacti-
tude rigoureuse.

VARIÉTÉS.

Conférences de Notre-Dame. Deuxième article (1)

Nos lecteurs nous sauront gré de leur
donner quelques renseignements biogra-
phiques sur le R. P. Hyacinthe.

(1) Voir le Journal de Roubaix du 11 dé-
cembre.

Son nom de famille est Loysou ; il na-
quit à Orléans en 1827 ; peu d'années
après, il suivit à Pau son père, professeur
de l'Université, que ses fonctions appa-
laient dans cette nouvelle résidence. Le
jeune Loysou y fit ses études avec un
grand succès et un grand élan. Sa jeune
renommée ne fut point étouffée entre les
murs du collège. Ce que ses triomphes
universitaires n'auraient pu faire tout
seuls, la poésie le fit. Et, aujourd'hui en-
core, les salons de Pau se souviennent
du jeune poète qui est devenu Carme dé-
châssé.

A dix-huit ans, il entra au séminaire
de Saint-Sulpice ; quatre ans après, il fut
ordonné prêtre par Mgr Sibour. Il professa
ensuite successivement la philosophie à
Avignon et la théologie à Nantes. Il était
vicaire à Saint-Sulpice, à Paris, quand il
embrassa la vie monastique. Après avoir
fait son noviciat à Lyon, il commença avec
un succès toujours grandissant sa nou-
velle mission. Ses débuts dans la carrière
oratoire furent pour le lycée de Lyon, où
il prêcha une retraite ; après Lyon, ce fut
Bordeaux, où il prêcha l'aveil de 1863 ;
puis Périgueux, où il prêcha le carême de
1864 ; Paris enfin, où il se fit d'abord en-
tendre à la Madeleine. Appelé par l'ar-
chevêque de Paris dans la chaire qu'a-
vaient rendue célèbre avant lui le P. La-
eordaire et le P. de Ravignan, il se montra
à la hauteur d'un pareil choix et après
cinq années de conférences, sa réputation
n'a fait que croître tous les jours.

Le R. P. Hyacinthe a un frère, M. l'abbé
Loysou, qui est professeur de théologie
morale à la Sorbonne ; c'est de lui que
Mgr Maret, doyen de la Sorbonne, a pu
dire que la gloire de son frère l'honore
sans l'effacer.

2^{me} CONFÉRENCE. — 6 décembre 1868.
L'ÉGLISE DES PATRIARCHES.

Le R. P. Hyacinthe fait d'abord remarquer
que la marche de l'Eglise a été la même
que celle de l'humanité ; l'humanité, en
effet, a d'abord été restreinte à la famille,
puis est passée par la nation avant d'em-
brasser dans son unité la prodigieuse di-
versité des peuples ; de même la société
religieuse, avant d'être constituée dans sa
forme définitive actuelle, l'Eglise catho-
lique romaine a été successivement ébau-
chée dans l'Eglise patriarcale et dans
l'Eglise mosaïque, sous forme de famille
et sous forme de nation.

C'est à Abraham qu'il faut remonter
pour trouver la source de l'Eglise patriar-
cale que Dieu, par une vocation particu-
lière, concentra dans sa seule descen-
dante.

Le but de l'Eglise est toujours le même
au milieu de la corruption du monde :
sauver les hommes par la loi de Dieu,
c'est-à-dire par la vérité et la justice.
Nous allons voir comment ce résultat a été
réalisé dans l'Eglise patriarcale ; nous le
verrons en examinant trois chefs princi-
paux, trois grands actes de la vie hu-
maine : naître, aimer, mourir.

La circoncision consacre la naissance ;
et dans ce fait de la circoncision, le R. P.
Hyacinthe voit deux idées : séparation
d'avec le reste des hommes, consécration
spéciale au vrai Dieu.

La séparation était nécessaire pour con-
server à la famille choisie de Dieu son
caractère propre et pour la distinguer des
autres familles ; la circoncision est donc
le caractère spécial d'élection qui isole
le peuple juif des autres peuples. — C'est
aussi une consécration, une consécration
solennelle au culte de Dieu. Deux senti-
ments profonds s'emparent de l'âme d'un
père à la naissance de son enfant : la
souveraineté de Dieu et l'indignité de
l'enfant. Cet enfant qui vient de Dieu
doit retourner à Dieu ; il est encore plus
le fils de Dieu que le fils de l'homme ;
mais il est aussi un fils de colère, natura
filii iræ, c'est saint Paul qui l'atteste. La
circoncision a pour effet de consacrer à
Dieu un être qui contient les germes de
toutes les vertus humaines, mais étouffés
sous les germes plus puissants de tous les
vices.

Entre la tombe et le berceau se place
un acte important que l'orateur salue par
les paroles de l'apôtre saint Pierre :
Honorabile connubium in omnibus et tho-
rus immaculatus. Que le mariage soit
honorable en toutes choses et que la
couche nuptiale demeure sans tâche. —
Dans la famille des patriarches, le ma-
riage présente ces deux caractères : la
pureté et la fécondité.

La monogamie était l'âme de la famille
juive ; la polygamie s'y montre, il est
vrai, mais très-restreinte et entourée de
tous les correctifs de la morale et de la
religion ; elle n'est qu'accidentelle.

La mission et la puissance de ces fa-
milles patriarcales résident dans leur
fécondité. Chacun de ces hommes veut
être le père, chacune de ces femmes veut
être la mère, non pas d'un homme, non
pas d'une étroite famille, mais d'un peu-
ple. Deux grands peuples en effet sont
sortis des flancs du vieil Abraham ; par
Sara, Isaac et les Juifs ; par Agar, Is-
maël et les Arabes ; deux peuples frères
et pourtant ennemis ; tous deux ont con-
tribué à la civilisation du monde. Il y a,
je le sais, s'écrie l'orateur, de grandes
réserves à faire ; mais permettez-moi d'être
juste :

« La France pleure, elle pleurera de-
main au bord d'une tombe illustre, l'ora-
teur incomparable qui a toujours défen-
du les traditions du passé, sans répudier
ni les grands de ce présent, ni celles de
l'avenir. Un jour qu'on attaquerait devant
lui les hommes et les choses de la révo-
lution, il laisserait échapper ce cri qui peint
admirablement la sublime impartialité de
son âme : « Je n'oublierais jamais que la
Convention a sauvé mon pays ! » Pour

moi, Messieurs, je ne serai pas sublime,
mais je serai impartial et je dirai : Je ne
puis pas oublier que malgré ses erreurs et
ses violences, le mahométisme fait régner
à cette heure l'idée, plus que l'idée, le
sentiment vrai du Dieu unique sur cent
millions de mes semblables. Des côtes du
Maroc au pied de l'Himalaya, des pro-
fondeurs de l'Yémen au centre de l'Eu-
rope, cent millions d'hommes reconnaissent
en face du paganisme l'unité de Dieu !
Et ce sont les fils d'Ismaël qui ont fait
cela.

Après la naissance, après le mariage,
les funérailles. Le R. P. Hyacinthe cons-
tate que l'esprit de famille recherche la
communauté dans la mort par la commu-
nauté des sépultures. Ils montrent cet esprit
animant les patriarches, d'autant plus
vivant en eux que la mort se présentait
aux yeux des anciens sous la figure du
sommeil, donnait au tombeau une impor-
tance plus grande.

Mais le sépulture d'Abraham n'est pas
seulement destinée pour leurs ossements par
tous les patriarches. Le sein d'Abraham
est pour les Juifs la sépulture glorieuse
et vivante des justes. C'est à que d'après
Jésus-Christ lui-même, Lazare est trans-
porté par les anges pour y recevoir sa
récompense, de ses mérites : *Vidit cum in
sinu Abraham*. Telle a été l'idée de la péro-
raison.

HENRY ROBERTI.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

7 décembre. — Sophie Duville, rue de
l'Ommelet. Alfred Bernier, Grande-Rue,
Marie Lebrun, rue Neuve du Fontenoy.
Mélanie Van Oost, rue de la Lys. Emile
Hage, rue des Fondeurs. Amélie Bogaert,
rue de l'Alouette. Alexandre Thomas, rue
de la Bassé-Masure. Jean-Baptiste Gros-
man, rue du Moulin. Henri Vanill, rue
Impériale. Hyppolite Mahieb, rue Pellart.

7 décembre. — Juliette Beghin, rue du
Haut-Fontenoy.

8 décembre. — Louis Desreumeaux, au
Pile. Edmond Naeye, rue de Tourecoing.
Louis Descamps, rue du Coq-Français.
Catherine Vanhollebeke, rue de la Guin-
guette.

9 décembre. — Florine Delannoy, au
Tilleul. Clara Duhamel, rue de l'Espé-
rance. Zulma Vanmarcke, rue de Beau-
reware. Paul Duterme, rue St-Antoine.
Philomène Flamencourt, rue du Moulin de
Roubaix. Etienne Delcroix, à l'Epeule.

10 décembre. — Angèle Lagorice, rue
du Moulin-Bernard. Frédéric Mulliez, rue
Beaumont. Gustave Nisse, rue de l'Al-
louette.

11 décembre. — Stéphanie Lerouge,
rue d'Alma. Auguste Dierrick, rue Magen-
ta. Liévin Vandenberg, rue des Longues-
Haies. Julie Nuyts, au Calvaire. Jules De
Benne, rue de la Paix. Albert Cordonnier,
rue des Champs. Constance Debrauwer,
Grande-Rue. Pierre Lefebvre, cité du
Pile.

12 décembre. — Pierre Pat, rue Saint-
Joseph. Marie Sollaerts, route de Tour-
coing. Ferdinand Dujardin, au Jean-Ghis-
lain. Irma Donsbeck, à l'Embranchement.
Klebert Denutte, rue du Collège. Céline
Crown, rue du Pile. Léonie Pennel, rue
de Ma Campagne. Edouard Stacino, cité
St-Joseph.

13 décembre. — Charles Deroubaix,
rue du Fort. Benoit Roos, au Cul-de-Four.
Joseph Leman, au Fontenoy. Alphonse
Desbarbieux, au Tilleul. Philomène Nayé,
rue Neuve du Fontenoy. Augustine Hé-
quette, au Jean-Ghislain. Elise Plouquet,
rue du Grand-Chemin. Louis Lelong, au
Fontenoy. Augustine Spriez, rue du Fort.
François Voos, rue des Longues Haies.
Auguste Deltour, rue de la Perche. Eu-
génie Fievet, rue du Ballon. Marie Tly-
rant, rue Pellart.

14 décembre. — Marie Moulin, rue
St-Honoré. Louis Jouvenaux, rue du Til-
leul. Hélène Crepieux, place du Trichon.
Carlos Soyoz, au Tilleul. Thérèse Pluquet,
au Cul-de-Four.

15 décembre. — Arthur Yanssens, 1
mois, rue de France. Charles Deconinck,
49 ans, apôtreur, rue des Longues-
Haies. Julia Lebrun, 4 jours, rue de Lille.
Catherine Mesdom, 46 ans, ménagère,
rue des Longues-Haies.

7 décembre. — Charles Degrave, 2
mois, rue de Nouveaux. Céline Banters,
6 ans, Grande-Rue. Julienne Alexandre,
7 mois, rue Bataillard. Désiré Bourgeois,
32 ans, monteur de métiers, rue du Haut-
Fontenoy. Louis Brochart, 4 mois, au Pile.
Joseph Destombes, 37 ans, fleur, rue
Sainte-Elisabeth. Blanche Soty, 10 mois,
rue de Nouveaux. Céline Farvaque, 26
ans, tisserand, rue de Nouveaux. Edouard
Mayot, 2 mois, au Pile. Clémentine Bon-
nier, 68 ans, journalière, à l'hôpital.
Charles Rognier, 3 jours, rue de la Fos-
se-aux-Chênes.

8 décembre. — Emile Tillier, 32 ans,
tisserand, chemin de l'Ommelet. Joseph
Selloze, 81 ans, journalière, rue de
l'Alma.

9 décembre. — François Plantyns, 3
ans, à l'hôpital.

10 décembre. — Théophile Maes, 1
mois, rue Jacquart. Marie Vandevyver, 10
mois, rue du Fort. Arthur Buyse, 3 mois,
rue de la Redoute. Joseph Owré, 1 an,
Grande-Rue.

11 décembre. — Joseph Spriet, 46 ans,
cultivateur, au Barbicou. Marie Yeanne-
man, 26 ans, tisserand, à l'hôpital.

12 décembre. — Charlotte Descamps,
69 ans, rue Duflos. Joseph Pénin, 41 ans,
piqueur de grés, rue de l'Alma. Lucien
Dupire, 26 ans, commis de bureau. Fran-
çois Depleux, 48 ans, tisserand, quai de
Leers. Jean Renart, 24 ans, tisserand, à
l'hôpital.

13 décembre. — Séraphin Pieteraerentz,
34 ans, contre-maître de tissage, rue de
l'Epeule. Marie Carette, 52 ans, ménagère,
à l'Epeule. Marie Cochetou, 68 ans, mé-
nagère, au chemin de L'hommelet. Clara
Desmedt, 22 ans, couturière, rue de Lan-
noy.

14 décembre. — François Canyé, 4 an,
place de la Liberté. Henri Decottignieul,
5 ans, au Pile.

THÉÂTRE DE ROUBAIX.

Jeu 17 Décembre 1868.
Représentation au bénéfice de
Mlle RIVIERE.

Première représentation de
LE MARQUIS DE VILLEMER, comédie en 3
actes par Georges Sand.

Deuxième représentation de
L'AMOUREUX DE LA BOURGEOISE, comédie-
vaudeville en 1 acte, de MM. Siraudin et
Cholez.

Première représentation de
LA CORDE SENSIBLE, vaudeville en 1 acte,
par Lambert-Thiboust.

Les bureaux seront ouverts à 7 h. ; o-
commencera à 7 h. 1/2.

DÉPÊCHES COMMERCIALES.

Liverpool 15 décembre.
Marché calme.
Venles, 8,000 bailes.
Middling Louisiane 10 7/8.
ROBERT FUNKER et Cie.

COURS DE LA BOURSE.

Du 15 Décembre 1868.
Cours de ce jour. Cours précédents.
30/0..... 71 40 — 30/0 71 20
4 1/2..... 101 65 — 4 1/2 101 65

DANS HUIT JOURS.

tirage DÉFINITIF de la loterie municipale de la
ville de Chateauroux, de tous lots et gros
lot de

100,000 FR. POUR 25 c.

Adresser (mandat-poste ou timbres-poste)
5 fr. au directeur du Bureau-Exactitude,
68, rue Rivoli, Paris, pour recevoir, par
retour du courrier, vingt billets assortis
pour toutes chances, avec 20 chances de
gagner le gros lot de 100,000 fr.

On recevra en plus (gratis, franco) le
volume indispensable à tous ceux qui ont
des billets, — contenant les 9,800 numé-
rants des 36 loteries dont le Bureau-
Exactitude a placé des billets.

Le tirage DÉFINITIF de cette loterie mu-
nicipale ne sera retardé sous aucun prétexte.
Dernière occasion de gagner le gros lot
de 100,000 fr.

L'assurance sur la vie entre de plus en
plus dans nos mœurs. C'est un fait né-
cessairement accusé par les résultats obtenus
et sur lequel nous appelons l'attention du
public.

Aucune Compagnie n'a pris un dévelop-
pement aussi considérable que LA NATIONALE.
Aucune aussi n'offre des garanties plus
complètes.
L'importance et la solidité de cette
Compagnie se justifient par les chiffres de
ses opérations et de ses réserves.

1^{re} Rentes viagères. — Elles sont con-
tituées au profit des personnes qui veulent
se donner plus de bien-être par l'aug-
mentation de leurs revenus.

LA NATIONALE paie annuellement à ses
rentiers viagers 5 millions 147 mille 624
fr. 70 ;

2^{es} Assurances en cas de décès avec par-
ticipation aux bénéfices. Elles ont pour
objet d'aider les pères de famille à fonder
ou à augmenter le patrimoine de leurs
enfants, tout en leur faisant jouir eux-
mêmes du dividende afférent aux primes
versées.

LA NATIONALE a réparti à ses assurés
participants 4 millions 803 mille 52 francs.
Son capital social et ses réserves de
cette nature élèvent son capital de garan-
tie à 84 millions.

Prospectus de renseignements, à Paris,
rue de Grammont, à Lille, chez M. De-
fils-Deroix, agent général de LA NATIONALE.

FLIPO - MEURISSE,

Rue de la Fosse-aux-Chênes,
VERRE A VITRES
Gros et Détail.
Aux conditions des Verreries.
8324

ANNONCES

Etude de M^e TACQUET, notaire à Roubaix.

Roubaix

à l'angle de la rue Neuve de la Fos-
se-aux-Chênes et du sentier du Nouveau-
Monde.

A Vendre

Un bel Estaminet

sous l'enseigne : A la Ville de Courtrai.
L'an 1868, le jeudi 24 décembre, deux
heures de relevée, M^e TACQUET procé-
dera en son étude rue Pauvree, 32, à l'ad-
judication dudit bien.

A vendre de gré à gré
Une grande quantité de propriétés bâties
et non bâties sises à Roubaix.
S'adresser à M^e TACQUET, notaire à
Roubaix.